

village et, un quart d'heure après, il entra sous bois, sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Il avait marché si vite qu'il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Il s'accroupit dans un buisson, tira les canons de son pantalon, la crosse hors de sa blouse, et comme il avait eu soin de conserver le tournevis, il remonta le fusil.

Sur les cheminées il remit les capsules.

Et quand l'arme fut prête il la posa devant lui et la regarda avec amour.

Rendu en avait eu soin, ayant l'intention de s'en défaire ; les canons luisaient, pas une tache de rouille.

Un fusil ! Jean Cadour avait un fusil !...

Il n'en croyait pas ses yeux, touchait l'arme, maniait les chiens avec prudence, les armant et désarmant avec l'aisance d'un vieux chasseur.

Il y avait de la fierté, presque de l'orgueil dans son regard.

Il cacha l'arme soigneusement dans les broussailles très fourrées où il se trouvait, et ayant bien noté l'endroit, afin d'y revenir pendant la nuit, il regagna la hutte du charbonnage.

Il courut à travers bois pour que l'on ne l'accusât point d'être en retard.

Pendant, comme il était très rouge, Cadour lui demanda :

— D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Comme il hésitait à répondre, embarrassé, la lourde main de Cadour s'abattit sur sa joue et le fit trébucher.

— Voilà pour t'apprendre à rester deux heures absent, quand une autre fois on t'enverra chercher du sucre.

Jean ne pleura pas.

La pensée du fusil qui l'attendait, sur la lisière, retint ses larmes prêtes à couler.

La soirée se passa sans qu'il dit un mot.

La mère Cadour venait de retirer des pommes de terre du feu qu'elle avait allumé en plein air ; la famille s'était assise sur un tronc d'arbre et tous quatre mangeaient silencieusement.

De temps en temps, Cadour se penchait, soulevait une cruche de grès pleine d'eau, buvait et passait la cruche à sa femme : celle-ci l'imitait et donnait l'eau aux enfants.

La nuit était tout à fait tombée, une nuit douce du mois d'août.

Il n'y avait pas de brise. Aucun bruit dans la forêt, si ce n'est de temps en temps le cri d'un faisan qui se branchait sur un chêne.

Mais à chaque fois que ce cri se fait entendre Jean Cadour tressaille et regarde son père.

Il a peur que le charbonnier ne devine son projet sur son visage et il ne mange presque pas.

— Tu es malade, toi ? fait la mère.

— Non.

— Il boude, dit le père. C'est ma gifle !

— Tu le bats tout le temps, cet enfant.

Cadour haussa les épaules et avala une pomme de terre entière.

Il fallait bien corriger les gosses, autrement ceux-ci prendraient vite de mauvaises habitudes.

Et il ne connaissait pas d'autre correction que la gifle. On la lui avait apprise à ses dépens quand il était petit.

Les pommes de terre mangées, ce fut fini.

Cadour et sa femme restèrent un quart d'heure assis côte à côte, silencieux, envahis par l'obscurité humide qui les reposait de la rude fatigue de la journée.

Marie s'était endormie sur la terre nue.

Quant à Jean, il avait la fièvre, mais il faisait semblant de dormir.

Le père se leva, s'étira, bâilla.

Il regarda une seconde vaguement les bois sombres dont la noire ceinture se resserrait autour de lui, le retranchant du monde, puis il rentra sous la hutte.

La mère le suivit, portant Marie.

Jean se coucha, comme les autres, sans se déshabiller.

La porte était formée d'une claie de hauts genêts reliés entre eux par des bâtons.

Quand il entendit le ronflement de Cadour, quand il se fut assuré que la mère aussi s'était endormie, il se souleva doucement sur les mains, regardant, écoutant, entr'ouvrit la claie et se glissa par l'ouverture.

Dehors il lui sembla qu'on venait de le rappeler.

Il se rapprocha, écouta.

Rien.

Il s'était trompé. Comparée à l'obscurité de l'intérieur de la hutte, la nuit était claire.

Personne ne s'apercevrait qu'il était parti.

Il couchait près de Marie, et Marie ne se réveillait jamais.

En un quart d'heure, il eut gagné le fourré.

Il tira son fusil, l'essuya amoureusement en passant sur les canons un coin de sa blouse, car la rosée l'avait mouillé, puis arma les deux coups.

Son cœur battait.

Il avait bien un peu la crainte des gardes, mais il tremblait surtout de joie.

Il avait un fusil chargé, il était seul, la nuit, en pleine forêt giboyeuse ; enfin sa passion était donc satisfaite !

Il avait remarqué, depuis quelques jours, que les compagnies de faisandeaux étaient assez robustes, et elles se branchaient de préférence sur certains arbres laissés dans les coupes faites trois ans auparavant. Puis, il avait écouté les appels des coqs, ce soir même pendant qu'il dinait, près de la hutte.

Il avait de bons yeux, habitués aux bois, et de temps en temps la lune se montrait.

Il ne chercha pas longtemps.

Au bout d'une heure, il vit toute une compagnie juchée sur le même arbre et sur une branche isolée, tranchant sur le clair du ciel, un coq superbe, à collier d'argent.

C'était son affaire. Inutile de chercher davantage.

Cette fois son cœur ne battait plus. Il était blême d'émotion. Tout son sang s'était arrêté dans ses veines.

Il se mit à genoux dans les hautes herbes et, caché par une cépée, il épaula soigneusement.

Le coq dormait, sa longue et superbe queue traînant sous lui ; il n'avait rien entendu et ne manifestait aucune méfiance.

Jean Cadour pressa la détente.

Une violente détonation retentit, troublant jusqu'aux plus lointains échos le calme de cette belle nuit.

Dans l'arbre, il y eut un remue-ménage effaré ; les faisans prenaient leur vol dans toutes les directions.

Mais Cadour avait entendu, sous l'arbre, devant lui, un sourd bruit de chute, pendant que des ailes battaient l'air désespérément.

Il se précipite, se baisse, cherche.

Et dans les herbes il trouve le coq expirant.

Il pousse un cri de triomphe ; ses mains tremblent convulsivement ; son cœur est gonflé ; il voudrait chanter, danser, mais la prudence le retint ; il sait que les bois de Vilvaudran sont sévèrement surveillés, et l'approche de l'ouverture de la chasse rend cette surveillance plus sévère encore depuis quelque temps.

Il écoute. . . . Aucun bruit de course, de pas. . . . Aucun appel.

Il baisse le dos, se dissimule dans les taillis. . . .

Et voilà tout à coup qu'il se sent saisi à l'oreille brutalement, — l'oreille s'en arrache presque, à cette étreinte, — et qu'une voix dure et grognarde, qui lui semble résonner comme la foudre, lui dit :

— Pas possible, gamin. . . . tu viens tuer mes faisans !. . . .

Le petit se retourne, effaré.

Il a lâché le faisan, le fusil. Il est tombé à genoux, tellement il a été surpris.

Ses yeux se brouillent et il ne reconnaît pas celui qui lui parle ; mais une plaque éclate en clair dans la nuit sur la poitrine de l'homme. C'est un garde. C'est le père Vilbret.

Le vieux tient toujours le gamin par l'oreille. De l'autre main, il ramasse le faisan, le fourre dans son carnier, puis il ramasse également le fusil et le jette sur son dos, en bandoulière, près du sien.

— Tu ne te sauveras pas ?

— Oh ! non, oh ! dit Jean, épouvanté.

— Marche devant.

— Où faut-il aller ?

— A la hutte de ton père, parbleu.

— Oh ! monsieur, il me tuera, à force de coups.

— Tu ne l'auras pas volé, chenapan.

Ils marchent pendant un quart d'heure.

Jean Cadour se tait. Il rumine, dans sa cervelle, comment il va se tirer de là !

Se sauver ? Il y pense bien : il compte sur ses jambes de quinze ans pour échapper aux vieilles du garde ; mais à quoi cela lui servirait-il, puisque Vilbret connaît son nom ?

Il aurait vite fait d'aller à la hutte.

Ce n'est ni le garde ni le procès qu'il craint, mais son père.

La colère du charbonnier va être terrible.

Il s'arrête tout tremblant.

— Eh bien, tu es fatigué, galopin ?

— Non, mais je n'ose pas rentrer.

— Tant pis pour toi, tant pis.

Jean Cadour se gratte la tête.

— Allons, dépêchons-nous !

— Monsieur le garde, si vous voulez ne rien dire à mon père, je pourrai peut-être vous apprendre des choses qui vous intéresseront. . . . des choses que vous cherchez.

— Qu'est-ce que tu veux dire, même ?

— Je le sais bien, ce que je veux dire, je m'entends.

— Eh bien, moi, je ne te comprends pas. . . . Allons, en route, vaurien, tu veux te fichier de moi, j'en suis sûr.

— Oh ! non, je ne le veux pas. . . . Je sais des choses. . . . on